

<http://cras31.info/spip.php?article962>



THEORIE, BATAILLE des IDEES et CONSCIENCE de CLASSE

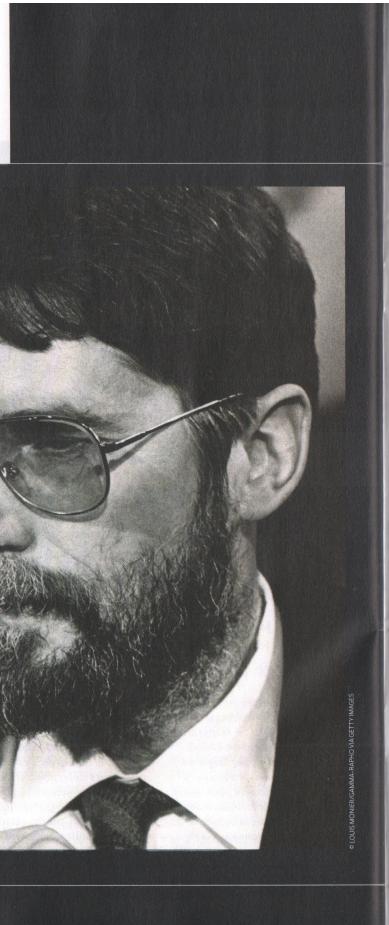
- fantomedeux

Date de mise en ligne : lundi 3 février 2025

Copyright © CRAS-Toulouse - Tous droits réservés

● 1971

Alors que la figure de Mao fascine les intellectuels de la gauche post-Mai-68, le sinologue **Simon Leys** jette un pavé dans la mare et dépeint dans *Les Habits neufs du président Mao* un leader en guerre contre la culture plutôt qu'initiateur d'une « révolution culturelle ».



86 SCIENCES HUMAINES - N°366 - MARS 2024

RÉFÉRENCE ●
HISTOIRE DES IDEES



● FRANÇOIS DOSSE
HISTORIEN DES IDEES, ÉPISTEMOLOGUE

LE JOUR OÙ...

est paru *Les Habits neufs du président Mao*

En 1971, en pleine euphorie maoïste, un vrai sinologue, Pierre Ryckmans, publie, sous le pseudonyme de Simon Leys, un pamphlet au titre évocateur, qui démythifie la révolution culturelle : *Les Habits neufs du président Mao*. Au contraire des intellectuels français qui y voient une révolution antiautoritaire spontanée contre la bureaucratie, il analyse cette révolution comme l'expression d'une bataille interne au clan bureaucratique, déclenchée par Mao lui-même. Loin des naïvetés volontaires des thuriféraires du régime, Simon Leys étaye son analyse de sources chinoises et montre que cette révolution relève d'une pure imposture : elle n'est que la reprise systématique du pouvoir par un Mao peu à peu réduit à un rôle de potiche. Comment le Grand Timonier a-t-il pu en arriver là ? L'explication que donne Simon Leys tient à ses échecs successifs : d'abord celui des « Cent Fleurs » de 1956-1957, un épisode qui visait à ouvrir la voie à des critiques, vite refermée pour « déviationnisme de droite » puis, plus dramatique, celui du « Grand Bond en avant » de 1958 qui aboutit à un désastre économique chèrement payé par un peuple en proie à la famine. Usant de sa légitimité de héros de la Révolution, Mao se sert de la jeunesse engagée dans les Gardes rouges pour mettre en question la bureaucratie de l'appareil du Parti et reprendre, dans toutes les provinces, un pouvoir qui lui a échappé.

En fait de révolution culturelle, on assiste à une véritable guerre contre la culture : les intellectuels sont envoyés en rééducation dans les campagnes ou tout simplement assassinés. Paru dans le climat français de maoïsme de 1971, l'ouvrage, tenu à distance avec suspicion, est soit passé sous silence, soit vertement rejeté. Simon Leys subit de violentes diatribes de la part des intellectuels acquis au

maoïsme, notamment dans la revue *Tel quel* qui consacre à la Chine un numéro spécial. L'historien Jean Daubier, auteur d'une *Histoire de la révolution culturelle prolétarienne chinoise* (1974), dénonce quant à lui son « charlatanisme », considérant que le livre émane sans doute d'une officine yankee.

En 1976, au moment où Mao disparaît, Simon Leys récidive avec plus de succès en publiant *Images brisées*. En annexe, dans « *Loie et la farce* », il s'en prend à la sinologue Michelle Loi : il rétorque à son apologétique maoïste de s'étonnant que « la brave dame », pourtant enseignante à l'université Paris-VIII (alors sise à Vincennes), puisse multiplier des erreurs de traduction grossières.

La confrontation entre les deux visions de la révolution culturelle connaît son temps fort le 3 mai 1983, lorsque Bernard Pivot invite dans son émission *Apostrophes*, Maria Antonietta Maccocchi, autrice de *De la Chine, vibrant plaidoyer maoïste*, et Simon Leys. Ce dernier, bien seul en 1971 lors de la publication des *Habits neufs du président Mao*, fédère cette fois un large public. Dénonçant un scénario désormais habituel en Chine, il se dit surpris de la surprise des Occidentaux, révélatrice d'une évolution importante du regard qu'ils portent sur l'empire du Milieu. Le pouvoir n'a pas pu cette fois, comme on dit en Chine, « battre le chien derrière la porte close », c'est-à-dire écraser toute contestation sans que cela soit visible.

Alors que jusque-là les centaines de milliers de victimes de la révolution culturelle n'avaient filtré à l'étranger qu'à travers une poignée de témoignages de survivants et d'exilés, les médias donneront un retentissement maximal au massacre de 1989 sur la place Tian'anmen, qui bouleversera des millions de téléspectateurs et modifiera considérablement la représentation de ce régime. ●

Paru dans le climat français de maoïsme de 1971, l'ouvrage, tenu à distance avec suspicion, est soit passé sous silence, soit vertement rejeté.

- Le pavé dans la figure de Mao (*Simon LEYS, 1971 ; par François Dosse*), copyright pages 86/87, in *Sciences Humaines* n° 366 de mars 2024

POINTS
DE REPÈRE

Six VISIONS DU MONDE sans État

• JEAN-MARIE POTIER



- **Proudhon (1809-1865)**
« L'ordre dans l'anarchie »

Un anarchiste dans l'hémicycle : en 1848-1849, Pierre-Joseph Proudhon occupe pendant un peu moins d'un an un siège de député à l'Assemblée nationale constituante, plus tard comparé à un « isoloir » rempli d'êtres « qui ignorent (...) complètement l'état d'un pays ». Dénonciateur de la propriété comme « vol », Proudhon voit dans l'Etat, même démocratique, une alléiation : il conduit l'individu à être « gardé à vue, inspecté, espionné, dirigé, lègèrement, parqué, endoctriné... ». Son anarchisme ne signifie cependant pas la loi de la jungle : pour lui, « la société cherche l'ordre dans l'anarchie ». Face au capitalisme et au socialisme autoritaire, il plaide pour un « mutualisme », c'est-à-dire une socialisation des moyens de production et de financement et une égalité dans l'échange.

SCIENCE HUMAINES - N°366 - MARS 2024



- **Bakounine (1814-1876)**
L'anarchisme
insurrectionnel

Pionnier de l'anarchisme russe, Mikhaïl Bakounine a mené une vie aventureuse, de sa Russie natale à l'Europe occidentale et centrale constellée de révoltes, en passant par les États-Unis et l'Angleterre. Critique de « l'absolute domination de l'Etat », il déplore l'acceptation temporaire par les marxistes du jeu parlementaire et de la conquête de l'appareil d'Etat comme voie d'accès au pouvoir. Il voit également dans le concept de « dictature du prolétariat », censé mener au dépérissage de l'Etat, les germes d'un pouvoir autoritaire. Pour lui, l'action politique du prolétariat se doit d'être insurrectionnelle et égalitaire, à l'image de la Commune de Paris de 1871.

- **Emma Goldman (1869-1940)**
L'anarchisme antipatriarcal

La militante russe Emma Goldman a manifesté son anarchisme jusque dans son analyse du patriarcat. Elle s'oppose notamment au mouvement des suffragettes, qui réclame l'octroi du droit de vote aux femmes au début du 20^e siècle, en jugeant que la participation aux élections ne fera que rendre les femmes complices de leur soumission. Pour elle, la libération passe surtout par une émancipation des normes individuelles qui régissent la vie privée, et dont l'Etat se fait souvent le garant : elle se fait notamment avocate de la contraception et de l'amour libre. Des prises de position qui lui vaudront d'être redécouverte, à partir des années 1970, par la seconde vague du féminisme pour qui « le privé est politique ».



- **Pierre Clastres (1934-1977)**
L'anthropologie anarchiste

Disparu accidentellement à 43 ans, l'anthropologue français Pierre Clastres fait partie des pionniers de l'« anthropologie anarchiste ». Dans son ouvrage le plus connu, *La Société contre l'Etat* (1974), fondé sur ses observations des Indiens d'Amérique, il postule que les « sociétés sans Etat » du continent sont moins archaïques ou incomplètes que le vent une vision ethnocentriste. Ces sociétés se sont dotées d'un chef nanti d'un pouvoir rhétorique et d'un pouvoir d'organisation, mais qui n'est pas réellement décisionnaire et se caractérise par un « manque à peu près complet d'autorité ». Elles ont appris à exercer le pouvoir politique sur un mode non coercitif, constate l'anthropologue, qui note la « bizarre persistance d'un "pouvoir" à peu près impuissant, d'une chefferie sans autorité, d'une fonction qui fonctionne à vide ».

- **Murray Rothbard (1926-1995)**
L'anarcho-capitalisme

Les enfants sont en puissance propriétaires d'eux-mêmes et peuvent eux se considérer propriétaires de leurs enfants et les donner ou vendre sur un « marché libre des enfants ». Voilà un exemple des idées défendues par l'économiste américain Murray Rothbard, un des représentants de l'anarcho-capitalisme, variante du libertarisme qui préconise une abolition de l'Etat central et l'autonomie maximale des marchés. Pour Rothbard, l'homme a le droit absolu de disposer de lui-même mais aussi des fruits de son travail, et donc de les échanger sans que l'Etat, « ennemi éternel du genre humain », interfère. Parmi ses admirateurs les plus récents figure le nouveau président argentin Javier Milei, qui a même donné son nom... à un de ses chiens.



- **Murray Bookchin (1921-2006)**
L'anarchisme écologiste

De la région du Rojava, dans le Kurdistan syrien, aux « zones à défendre », les références concrètes à l'œuvre du philosophe américain Murray Bookchin se sont multipliées depuis sa mort. Cet ouvrier et militant syndical de la côte Est a développé une conception anarchiste de la pensée écologiste, voyant dans l'action de l'Etat central une incarnation du désir de domination de l'homme sur la nature et une des causes de nos désastres environnementaux. Bookchin plaide pour ce qu'il appelle un « municipalisme libertaire » ou un « communalisme » : l'Etat central laisserait place à une fédération de communes fondées sur la production et la consommation en coopératives et en circuits courts, gouvernées par démocratie directe grâce à des assemblées populaires organisées dans chaque quartier.

N°366 - MARS 2024 - SCIENCES HUMAINES 45

- Six visions du monde sans Etat (par Jean-Marie Pottier), copyright pages 44/45, in Sciences Humaines n° 366 de mars 2024



LES RÉFÉRENCES DES NÉO-LUDDITES

Quelles sont les références intellectuelles des néo-luddites ? Ils s'appuient sur une une pensée critique de la technologie élaborée entre la Seconde Guerre mondiale et les années 1980.



- Les critiques de l'économie numérique et de la supposée « rationalité algorithmique »
puisent dans l'œuvre du sociologue français **Jacques Ellul** 1 (1912-1994). Dans ses principaux ouvrages (*La Technique, ou l'enjeu du siècle*, 1954, *Le Système technicien*, 1977, *Le Bluff technologique*, 1988), il pointe comment la technique place l'ensemble des phénomènes sociaux sous l'empire de la « rationalité » et a acquis son « autonomie », avec ses lois propres. Il note que souvent, comme dans le cas de la télématique qu'il voit apparaître dans les années 1980, « la technique va beaucoup plus vite que la réflexion ».

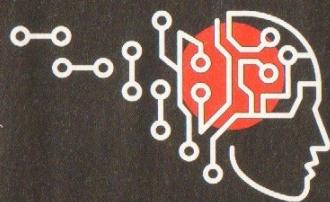
- Les analyses de l'ubérisation
mentionnent souvent les travaux du prêtre-philosophe **Ivan Illich** 2 (1926-2002) qui affirme que, loin d'avoir remplacé les esclaves, les machines ont esclavagisé les hommes. Les outils « maniables » et « conviviaux » sont opposés aux outils « manipulables » et « industriels ».

- Pour penser l'impact de la technologie sur la démocratie,
Herbert Marcuse 3 (1898-1979) est souvent cité. L'auteur de *L'Homme unidimensionnel* (1964) est un des héritiers de l'école de Francfort. Selon lui, le progrès technique témoigne d'une « rationalité ambivalente », il est « bienfaisant de par son pouvoir répressif, (...) répressif dans ses bienfaits ». Ce penseur a d'ailleurs légué son nom au groupe Marcuse, un collectif de chercheurs français souvent rattaché au néo-luddisme.

- Certains font un usage explicite de la référence au luddisme anglais du 19^e siècle. Dans *Le Mythe de la machine*, un ouvrage en deux volumes (1967-1970), l'Américain **Lewis Mumford** 4 (1895-1990) estime qu'après les luddites, c'est au tour des « anti-luddites, démolisseurs systématiques de l'artisanat », d'être sur la sellette, eux qui ont « sacrifié » l'autonomie des activités humaines à la mise en place d'un système de contrôle centralisé.

- Son compatriote Langdon Winner 5 (né en 1944) s'est fait l'avocat dans son livre *Autonomous Technology. Technics-out-of-control as a theme in political thought* (1977, non traduit) d'un « luddisme comme épistémologie » qui passerait par des expériences de retrait, de déconnexion ou de refus de réparation vis-à-vis de certaines technologies afin d'en examiner les conséquences.

- Notons, enfin, que le philosophe allemand **Günther Anders** 6 (1902-1992) fait de l'échec des luddites une étape du processus qui a conduit à ce qu'il appelle l'« obsolescence de l'homme » (lire p. 72) : « Ce n'est pas l'artisan qui est aujourd'hui menacé par les machines, écrit-il, (...) mais chacun de nous. » Beaucoup de néo-luddites pourraient sans doute reprendre ses mots : « Ceux qui nous traitent de "briseurs de machines", écrit-il en 1987, nous devons les traiter en retour de "briseurs d'hommes" »



© The New Project

Mot-clé : Intelligence artificielle générative

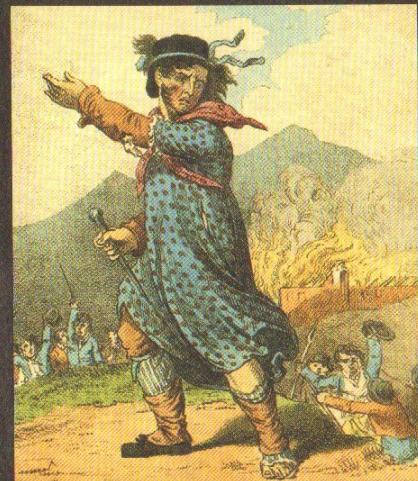
Elle désigne des services, adossés à de gigantesques bases de données, qui permettent de créer de zéro des textes, images, vidéos, musiques... à partir de questions ou de séries de mots-clés, baptisés « prompts ». Les plus connus sont le robot conversationnel ChatGPT ou les programmes de génération d'images Midjourney et Dall-E.

LE LUDDISME EN 3 DATES

1811 des soulèvements contre les machines en Angleterre

Le 11 mars 1811, des centaines de personnes manifestent dans les rues de Nottingham, dans le Nord-Est de l'Angleterre. Parmi leurs cibles figurent les machines à tisser : elles font baisser les salaires en ayant recours à des ouvriers moins qualifiés. Dans les mois qui suivent, le mouvement se propage dans le Nord du pays. Émeutes, envahissements d'usines et destructions de machines se multiplient. Le gouvernement

britannique mobilise douze mille soldats pour réprimer le mouvement et fait voter le Frame-Breaking Act, qui rend la destruction de métiers à tisser punissable de mort. Quarante à cinquante militants luddites seront tués par l'armée ou pendus, d'autres exilés en Australie. Après cette vague d'exécutions, le mouvement retombe en 1813 mais d'autres soulèvements ponctuels contre l'emploi des machines à tisser auront lieu dans la deuxième moitié des années 1810.



Ned Ludd, la figure mythique de ralliement des luddites.

1980 des ordinateurs incendiés en France

Entre 1980 et 1983, une série d'incendies nocturnes survient dans les locaux de groupes informatiques de la région toulousaine. Les dégâts matériels sont substantiels. La presse reçoit des lettres de revendication signées « CLODO », acronyme du Comité liquidant ou détournant des ordinateurs. Ce CLODO présente l'ordinateur comme « l'outil préféré des dominants », servant « à exploiter, à ficher, à contrôler et à réprimer ». À la même

époque, d'autres attaques du même genre ont lieu en Europe et aux États-Unis. Comme l'écrivait en 2011 la spécialiste du luddisme Célia Izoard dans la revue *La Planète Laboratoire*, « l'informatisation ne s'est pas faite sans oppositions », à une époque où, en France, « les gens étaient tellement sceptiques sur l'utilité d'un ordinateur à la maison que le gouvernement s'était mis à distribuer des Minitel à tour de bras ».

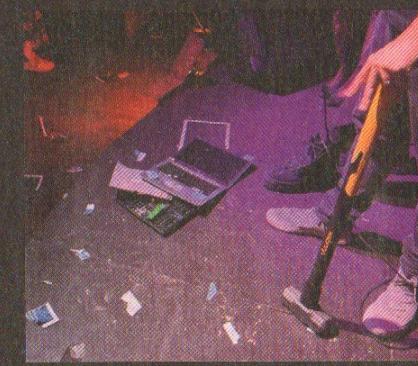


Attaque commise par le « CLODO » contre une société d'informatique à Toulouse le 9 avril 1980.

2023 des clubs aux tribunaux luddites

Notamment nourrie par les inquiétudes autour de l'intelligence artificielle et de l'addiction aux écrans, la référence au luddisme s'avère courante ces dernières années. Ses pratiquants se sont même trouvé des points de ralliement. Outre-Atlantique, l'essayiste Brian Merchant a ainsi promu son ouvrage *Blood in the Machine*, consacré à l'héritage des luddites originels, en organisant en 2023 des « tribunaux luddites » durant lesquels des objets high-tech

sont parfois pulvérisés à la masse. Des lycéens new-yorkais ont baptisé « Luddite Club » un rassemblement hebdomadaire, sans écrans, dans un parc de leur ville. Comme l'expliquait sa fondatrice, Logan Lane, au *New York Times*, le nom est venu de sa mère mais l'idée est d'elle, après avoir socialisé un jour avec une condisciple munie d'un portable antédiluvien : « Être un luddite peut se révéler très solitaire, et c'était super d'aller créer des liens avec des gens. »



Les conséquences d'un « tribunal luddite », en octobre 2023.



Ned Ludd, la figure mythique de ralliement des luddites.

© Working Class Movement Library catalogue

© Gilles BOUILLIOL / Gamma-Rapho / Getty Images

À LIRE
Célia Izoard, « Le CLODO : enrayer le dogme informatique », *La Planète Laboratoire*, n° 4, 2011.

- "Luddisme et référents intellectuels des néo-luddites", copyright pages 39/ 40 du numéro 374 (décembre 2024-janvier 2025) de Sciences Humaines. Dans ce même magazine, un article sur Günther Anders pages 72/ 79.

LES FONDEMENTS DE L'AUTORITÉ

SAMUEL LACROIX

POINTS DE REPÈRE

1.



© Alinari Heritage Images/DeAgostini

LE SAVOIR

Platon

(428-348 AV. J.-C.)

On peut observer l'obéissance de quelqu'un sans contrainte : en lui présentant une réalité. **La vérité fait obéir.** Et les personnes qui la détiennent et l'expriment ont fait un effet ascendant naturel sur ceux qui les écoutent. Doulz' d'autorité, ils ne sont pourtant pas à la tête des autorités, déplore Platon : « À moins que les philosophes arrivent à régner dans les cités, ou à moins que ceux qui à présent sont appelés rois et dynastes philosophent de manière authentique et satisfaisante et que viennent à coïncider l'un avec l'autre pouvoir politique et philosophie (...) il n'y aura pas de terme aux maux des cités ni à ceux du genre humain » (*La République*). Aux yeux du père de la philosophie, la démocratie est le régime des démagogues et des faux-semblants : elle porte au pouvoir des personnes n'ayant pas une connaissance claire de l'idée de justice, condamnées pour cela à se fourvoyer dans leurs décisions.



© Alinari Heritage Images/DeAgostini

2.



L'HABITUDE

Etienne de La Boétie (1530-1563)

Le mystère de l'autorité est celui de la submission. **Comment se fait-il qu'un individu seul puisse faire obéir par des hommes d'autres ?** Et il tire pourtant tout son pouvoir ? La première raison est l'habitude à obéir, explique La Boétie, c'est l'**habitude**.» Pour l'amf de Montaigne, « il est dans la nature de l'homme d'être libre et de ne pas l'être ; mais il prend très facilement un autre pli, lorsque l'éducation l'y entraîne ». Les gourmands éduquent leur population à obéir, offrant du pain et des jeux en compensation de l'absence de liberté, dont les individus finissent par oublier jusqu'à l'idée même. Mais comment les maîtres se sont-ils imposés au départ ? Par le jeu d'une démultiplication des chaînes d'obéissance, le tyran n'exerce son pouvoir que sur un petit groupe de quatre ou cinq courtisans, qui à leur tour, en contrôlent cent, qui, à leur tour, en contrôlent mille, et ainsi de suite. **Précurseur de l'anarchisme et de l'idée de désobéissance civile**, La Boétie pose ainsi que ce n'est pas l'autorité qui crée l'obéissance, mais l'inverse.

© Agence France Presse/Contrasto

3.



LA PEUR

Thomas Hobbes (1588-1679)

Pourquoi y a-t-il des États, figures par excellence de l'autorité verticale ? Parce que les hommes l'ont voulu, répond Hobbes dans *Léviathan* (1651). Mais pour quelle raison ? Car avant l'existence des États, les **individus constituent une trop grande menace les uns pour les autres**. Désireux des mêmes objets, sur lesquels ils avaient les mêmes droits, ils étaient pris dans un constant état de guerre larvée où régnait « une peur permanente, un danger de mort violente ». Ils ont alors convenu de transférer l'objet de leur crainte diffuse sur une seule entité, commune à tous, détenteur d'un pouvoir sans limite et chargé d'élire ce qui est permis ou défendu. L'**État, ainsi autorisé à utiliser la violence pour maintenir la paix**, assure à chacun la possibilité de continuer de poursuivre ses désirs dans des limites circonscrites. Eventuellement frustrés, les hommes ont effectué un calcul gagnant : ils peuvent moins satisfaire de désirs, mais ils ont *au minimum* la garantie de pouvoir en assouvir. Cette philosophie offrira un socle important à l'individualisme et au libéralisme politiques.

4.



© Fondation Max Weber

LE CHARISME

Max Weber

(1864-1920)

Dans *Le Savant et le Politique* (1919), Max Weber distingue trois types d'autorité : la traditionnelle, la « légale rationnelle » et la **charismatique**. Les deux premières, reposant sur le respect des coutumes ou le savoir des experts, n'ont pas la même force que le charisme. Ce vaut, en effet, l'autorité d'un vieux sage ou d'un haut fonctionnaire face à une personnalité charismatique, qui nous subjugue par sa force, son courage ou son aura ? Pour le sociologue allemand, c'est quelque chose de l'ordre de la « dévotion » qui se joue dans le charisme. La qualité qu'on reconnaît à un individu provenant à briser de façon spectaculaire la « quotidenneté » peut seule nous pousser « à transiger avec le dévouement et d'un croquant succès de la cause d'un personnage et non pour seulement ce qu'il a de médiocrités abstraites d'un programme ». Parce dans la relation charismatique, nous admissons la supériorité de l'autre et pouvons même tirer plaisir de notre fascination. Le siècle précédent a montré comment ce type d'autorité était ambivalent.

5.



© Getty Images/DeAgostini

LA CONFIANCE

Hannah Arendt

(1906-1975)

Dans *Qu'est-ce que l'autorité ?* (1958), Hannah Arendt soutient qu'il n'y a réellement autorité que là où il est inutile d'avoir recours à la violence ou à la persuasion. Si je dois menacer ou convaincre pour me faire obéir, mon autorité est déjà défaillante : « Là où la force est employée, l'autorité est proprement dite à échouer » ; et là où on recourt à des arguments, l'autorité est « laissée de côté ». L'autorité est donc par excellence ce qui ne se discute pas, en quoi nous avons une confiance *a priori*. Pour la philosophie, ce type de relation s'est effrité avec la modernité : nous avons perdu le goût, chez aux Romains, de la tradition et du geste fondateur : « Portant où un des éléments de la trinité romaine, religion, autorité ou tradition, a été mis en doute ou éliminé, les deux qui restaient ont perdu leur solidité. » Il ne suffit plus, aujourd'hui, de se recommander des œuvres du passé. **Toute autorité doit se fabriquer une légitimité** qui n'est pas acquise et dont on peine à trouver les bases.

Pour aller plus loin

Blaise Pascal, *Trois discours sur la condition des grands* (1670).
Pierre Kropotkin, *La Loi et l'Autorité* (1913).
Alexandre Kojève, *La Notion de l'autorité* (1942).
Theodor Adorno, *Études sur la personnalité autoritaire* (1950).

POINTS DE REPÈRE

ALTRUISME, EMPATHIE, SOLIDARITÉ... : LES GRANDS COURANTS THÉORIQUES

• HÉLOÏSE L'HERÈTE



PHILOSOPHIE ET ÉCONOMIE

La sympathie, source de la morale

• Le philosophe David Hume (1711-1776) est le premier à théoriser la notion de sympathie (« sentir avec »), dont il fait le fondement de la morale. Ce sentiment oriente nos actions et jugements.

• Son ami Adam Smith (1723-1790), père de l'économie moderne, publie en 1759 sa *Théorie des sentiments moraux*. Selon lui, l'égoïsme domine la sphère économique, tandis que la vie sociale est conduite par « les sentiments moraux ». Comme David Hume, il fait de la sympathie une compétence fondamentale.

• Amartya Sen, prix Nobel d'économie en 1998, se revendique d'Adam Smith. Il affirme qu'à côté de l'« amour de soi », les comportements individuels peuvent être justifiés par « l'empathie, la générosité et l'esprit public » (*L'Idée de justice*, 2009).

SOCIOLOGIE ET POLITIQUE

Les solidarités, ciment social

• Le terme « altruisme » naît en 1852 sous la plume d'Auguste Comte (1798-1857). Avec le déclin du catholicisme (et de la charité), le principal problème humain consiste, selon un sociologue, à « faire graduellement prévaloir sa sociabilité » sur l'intérêt égoïste.

• À la fin du 19^e siècle, le député radical Léon Bourgeois (1851-1925) fonde une nouvelle philosophie : le « solidarisme ». Il plébiscite « la mutualité, règle suprême de la vie commune, contre la charité réduite à une pitie agissante ». Cette idée est à la source de l'impôt sur le revenu ou de la retraite pour les travailleurs.

• Dans son *Essai sur le don* (1925), Marcel Mauss (1872-1950) suggère que le modèle des transactions marchandes n'est pas la seule façon d'enviser les échanges. Son héritier Alain Caillé, fonde le MAUSS (Mouvement anti-utilitariste en sciences sociales).

• Pour la psychologue et philosophe américaine Carol Gilligan, pionnière de la théorie du « care », ce sont plus souvent les femmes qui s'occupent d'autres humains avec sollicitude. La politiste et féministe Joan Tronto étend cette notion de « care » à la sphère politique. Selon elle, la vie devrait s'organiser autour du souci des autres, plutôt qu'autour du travail.



DE DARWIN À LA SOCIOBIOLOGIE

La coopération à l'état de nature

• Pour Charles Darwin (1809-1882), « la survie des plus aptes » (la sélection naturelle) est le principal mécanisme dans l'évolution des formes vivantes. L'anarchiste russe Pierre Kropotkin (1842-1921) s'oppose à cette thèse.

Dans *L'Entraide. Un facteur de l'évolution* (1902), il montre que les comportements d'entraide constituent un avantage en termes de survie. Ainsi les loups vivent-ils en meute dans un environnement hostile. La vision de Pierre

Kropotkin est aussi politique. Il préconise de s'appuyer sur nos penchants naturels à l'entraide pour ériger une société meilleure.

• À partir des années 1970, la socio-biologie approfondit cette énigme du comportement altruiste. Edward Wilson (1929-2021) publie *Sociobiology. The new synthesis* (1975). Il montre que les fourmis, par exemple, communiquent et se soutiennent via un système de phéromones.



PSYCHOLOGIE ET NEUROSCIENCES

Le cerveau empathique

• Des recherches montrent que des enfants de moins de 2 ans consolent spontanément un adulte qui a de la peine. Selon Michael Tomasello et Félix Warneken, ces comportements altruistes auraient des bases cérébrales : « L'être humain est naturellement disposé à la bonté. »

• Le psychologue Serge Tisseron distingue trois formes d'empathie. L'empathie cognitive est la capacité à comprendre les pensées et intentions d'autrui. L'empathie affective est la capacité à comprendre les émotions d'autrui (sans forcément les partager). L'empathie compassionnelle suppose une attitude bienveillante à l'égard des peines et joies d'autrui.

• Le chercheur en neurosciences sociales Jean Decety souligne que l'empathie n'est pas une simple contagion émotionnelle. Elle possède deux composantes : la capacité de se mettre mentalement à la place d'autrui, qu'on retrouve chez certains animaux, mais aussi la flexibilité mentale nécessaire pour faire la distinction entre l'autre et soi-même. Cette dernière capacité, plus récente dans l'histoire évolutive, serait propre aux humains.



• Le primatologue Frans de Waal (1948-2024) observe des formes de solidarité entre animaux : en Thaïlande, c'est une éléphante qui guide une comparsse aveugle. Ailleurs, ce sont des chimpanzés qui viennent réconforter un compagnon blessé par un léopard... Comme les humains, ils perçoivent les émotions d'autrui et ressentent de l'empathie.



AUJOURD'HUI

Vers un paradigme global

Depuis les années 2010, sur fond de crise écologique, certains auteurs tentent de faire de l'empathie et la coopération un nouveau paradigme global pour refonder nos liens. Citons Jeremy Rifkin, *Une nouvelle conscience pour un monde en crise. Vers une civilisation empathique* (2011), Jacques Lecomte, *La Bonté humaine. Altruisme, empathie, générosité* (2012), Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance* (2013) ou Pablo Servigne et Gauthier Chapelle, *L'Entraide. L'autre loi de la jungle* (2019) ; Alain Caillé, *Extensions du domaine du don. Demander-donner-recevoir-rendre* (2019) et Serge Paugam, *L'Attachement social. Formes et fondements de la solidarité humaine* (2023).

- "Les fondements de l'autorité", copyright pages 48/49, in Sciences Humaines n° 376 de mars 2025 et "Empathie, solidarité... les grands courants", copyright SH n° 368 de mai 2024, pages 46/47.